

Ce 28 AOUT 1944 le temps est beau. Je décide d'aller à la pêche. Au moment de partir, j'entends hurler "Alarm! Alarm! Fallschirmjäger", je lève la tête et vois un parachutiste au-dessus de la forêt de Parroy. Il y a quelques semaines, un détachement de soldats allemands a pris ses quartiers chez nous. Ces derniers sont chargés de remplacer les équipes de requis qui n'avaient pû empêcher les sabotages sur le canal et ce sont les hurlements de leur sous-officier qui m'ont alerté.

Rassemblant les hommes qui ne sont pas de garde, au pas de course ils se dirigent vers Xures empruntant le chemin de halage, afin de rejoindre au plus court la forêt. Seulement ils oublient qu'entre le canal et la forêt coule le Sanon qui les empêchera de rejoindre le bois. Dès le départ de la patrouille je saute sur mon vélo et gagne Mouacourt. A la sortie du village habite la famille CHRISTMENT (1). Je préviens Auguste et nous décidons de nous partager les recherches. Pendant qu'en vélo je m'engage profondément dans la forêt en lançant de temps en temps des appels, Auguste reste en bordure du bois, afin d'accueillir l'aviateur, si ce dernier ayant repéré le village lors de sa descente, cherche à y trouver refuge. Une demi-heure plus tard je rentre bredouille. Auguste m'attend devant chez lui. Il a trouvé le parachutiste et l'a caché dans une sape (vestige de la guerre 14/18), dont il me donne les coordonnées. Je rejoins l'aviateur. Il s'agit du capitaine PIERCE MAC KENNON pilote d'un P 51 "Mustang" dont l'appareil, au cours du mitraillage d'un convoi ferroviaire allemand, a été touché par la DCA de ce train. Je l'averti qu'une patrouille allemande est à sa recherche, et lui demande de ne pas bouger jusqu'à la nuit. Peu après mon retour les allemands rentrent, le sous-officier est de "mauvais poil".

.../

/...

Page II

Il téléphone aux autorités à Lunéville. Par la suite, nous apprenons qu'un ratissage de la forêt est prévu pour le lendemain. A la nuit tombée, Auguste va chercher PIERCE et en suivant la lisière de la forêt le conduit près de Parroy où il est possible de traverser le canal sur un pont provisoire où je l'attends.

Auguste rejoint son domicile. Je conduis PIERCE jusqu'à un nid de mitrailleuses, en béton, isolé dans la campagne, envahi par la végétation, que j'avais découvert environ deux mois auparavant et aménagé, à tout hasard, pensant qu'un jour ou l'autre il pourrait servir de refuge. Cet abri se trouve à moins de 100 m. à vol d'oiseau de notre maison et du pont gardé par les Allemands. C'est ma soeur Marie-Thérèse, alors âgée de 14 ans, qui se charge de passer, au nez et à la barbe de la sentinelle, le ravitaillement destiné à PIERCE. Ayant l'habitude d'aller chercher de l'herbe pour les lapins dans un pré de l'autre côté du canal elle en profite pour cacher, au fond du sac, la nourriture qu'elle dépose à un endroit convenu et que je récupère plus tard pour la porter à PIERCE, avec lequel je passe de longues minutes en lui commentant les dernières nouvelles(2).

A cette époque, le ravitaillement était un vrai problème et je dois remercier la famille KIRSCH d'Arracourt qui m'a beaucoup aidé en me permettant d'apporter une nourriture correcte et suffisante. Deux jours plus tard, je trouve une famille qui accepte de loger l'aviateur. Il s'agit de M. CASTET instituteur à Coincourt, village à trois kilomètres de chez nous. Il met une pièce à la disposition du fugitif.

Peu de temps après, mes camarades FFi et moi-même, recevons l'ordre de rassembler toutes les armes en notre possession (armes récupérées dans la forêt de Parroy, camouflées dans d'anciennes sapes de 14/18) et de nous rassembler dans les bois de Drouville, la ferme ST. LIBERE abritant le PC.

.../

/...

Page III

Notre mission : protéger un lâcher de troupes aéroportées chargées de libérer Nancy. PIERCE m'accompagne. Trois jours plus tard, nous apprenons que les Allemands ont évacué Nancy pour échapper à la tenaille de la 4th. A.D. Notre mission étant sans objet, nous recevons l'ordre de nous disperser et de regagner, le plus discrètement possible, nos foyers. Mon père ayant dit aux Allemands, qui logent chez nous, que je suis parti à Nancy, il n'est pas question pour moi et surtout PIERCE qui ne me quitte pas, de rentrer à Mouacourt. Trop de personnes sont maintenant au courant de la présence d'un aviateur allié et je crains les inévitables bavardages responsables de nombreuses arrestations. Je n'envisage pas la dénonciation. La population étant encore traumatisée par le drame du 17 AOUT 1944 (3). Le responsable des FFi nous emmène à Einville chez M. et MM. BADY, mais ceux-ci ayant de jeunes enfants, le séjour chez eux comporte trop de risques, aussi, une fois la nuit tombée MME. BADY nous conduit chez son père M. PIERSON, ancien de 14/18, qui nous héberge. Le lendemain 8 SEPTEMBRE 44, deux nouveaux rescapés me sont confiés. Le lieutenant BILL HOWEL et le sergent BOB RITTER membre d'équipage d'une forteresse volante en perdition. Ils trouvent asile chez M. MAURICE directeur retraité de la saline d'Einville. Le 10 SEPTEMBRE 44, un nouveau rescapé vient s'ajouter. Le lieutenant RAY REUTER pilote d'un P 51, qui s'est écrasé dans la région d'Arracourt. Il sera hébergé chez M. HOUOT dont le fils Jules est instituteur. Dans la nuit du 14 SEPTEMBRE le village est occupé par une unité Allemande et comme de coutume les officiers sont logés chez l'habitant. Nous ignorions que la pièce affectée à BILL et BOB avait été recensée pour deux officiers Allemands.

.../

/...

Page IV

Réveillé vers minuit, M. MAURICE avant d'ouvrir prend soin de faire monter BILL et BOB au grenier les camouflant dans un coin en les recouvrant de fanes et cosses de haricots séchées pendant que le reste de la famille remet la pièce en ordre. Ce n'est que le lendemain en me réveillant que j'apprends la fâcheuse nouvelle mais suis relativement rassuré en me rendant compte qu'il ne s'agit pas d'une opération de perquisition. Je me rends chez M. MAURICE, les officiers sont sortis. Je monte au grenier et met BILL et BOB au courant en leur recommandant de ne pas faire de bruit. M. MAURICE me signale qu'avec l'accord de M. ANDRE, directeur de la saline, nous pouvons trouver refuge dans la mine de sel (toute activité y est arrêtée depuis plusieurs jours) en empruntant le puits de secours. Je décide de faire une reconnaissance. Tout semble normal, les habitants vaquent à leurs occupations, la troupe circule sans s'occuper des civils. Arrivé près du pont du canal, que nous devons obligatoirement emprunter, j'ai un pincement au coeur en y apercevant une sentinelle en arme. Je décide de rester pour observer son comportement au passage de civils. Ce pont étant très fréquenté, je n'ai pas à attendre trop longtemps et c'est avec soulagement que je vois plusieurs habitants se rendre de l'autre côté du canal passant devant une sentinelle indifférente.

De retour, j'expose la situation. Il n'est pas question de tenter l'aventure en formant un seul groupe. Reine, une des filles de M. MAURICE et Jules HOUOT se proposent d'accompagner chacun un rescapé. PIERCE est d'accord pour tenter avec moi le premier passage. Avant de partir je recommande aux fugitifs de jouer les sourds et muets et de laisser le soin à leur accompagnateur de répondre au cas où nous serions interpellés. Un panier entre nous deux et un croc sur l'épaule, nous nous mettons en route prenant l'allure de personnes se rendant au jardin.

.../

.../

Page V

Le voyage se passe sans incident et je peux abandonner PIERCE dans l'abri en planches couvrant le puits. De retour, je donne le feu vert à Reine qui part avec BOB traînant une charette chargée de quelques outils de jardin. Dès son retour, c'est au tour de Jules et RAY, qui pousse une brouette, de partir. Tout comme les deux précédents voyages celui-ci se fait sans anicroche. Il reste BILL dont le passage est peut-être le plus périlleux. En sautant de l'avion BILL a heurté de la tête la carlingue et s'est à moitié scalpé. Soigné par le docteur SCHNEIDER d'Einville, il porte autour de la tête un énorme bandage à peine dissimulé par sa casquette et qui risque d'éveiller la curiosité. De ce fait, ce passage étant le plus délicat et ne pouvant en laisser la responsabilité à un autre, je m'en charge. Par bonheur la sentinelle a été relevée et remplacée. Même scénario que pour le premier passage, le panier étant remplacé par un sac de pommes de terre. Nous nous mettons en route avec une certaine appréhension. Appréhension sans objet, le trajet s'effectue aussi bien que les trois premiers. Enfin réunis dans l'abri, nous entamons la descente des onze paliers de dix mètres utilisant les crampons scellés dans la paroi et aboutissons cent dix mètres plus bas à l'entrée des galeries. Nous nous aventurons dans ces dernières sans oublier de tracer des points de repère pour retrouver le puits et découvrons l'endroit où est entreposé le ravitaillement. Au bout de 48 heures, l'impatience des aviateurs est à son comble et ils veulent à tout prix tenter de rejoindre leur armée. Ne pouvant plus les faire patienter, nous regagnons le puits. A la sortie, nous entendons des bruits de fusillade et de canonnade. Par une fente entre les planches de l'abri, nous apercevons des soldats Allemands courant dans tous les sens.

/...

/...

Page VI

Sans armes, il ne nous reste plus qu'à redescendre en vitesse, mes compagnons se rendant compte qu'une sortie est impossible pour l'instant. Quelques heures plus tard la sonnerie du téléphone se fait entendre. Nous avons convenu d'un code au cas où les camarades restés à la surface se trouveraient dans la nécessité de prendre contact avec nous. Bonne nouvelle. Nous apprenons qu'une unité de reconnaissance de chars Américains avait accroché les Allemands. Un camarade avait cependant pu signaler notre présence à un officier Américain. Mais cette unité ne peut s'attarder et elle a ordre de se replier dès le contact pris avec l'ennemi. Ne pouvant attendre, l'officier fixe un rendez-vous pour le lendemain vers 10 heures à la maison forestière. Le 18 SEPTEMBRE, nous remontons à la surface et gagnons la maison forestière. L'heure du rendez-vous étant largement dépassée et ne voyant personne venir, je me renseigne sur les positions de l'armée Américaine et à travers champs nous nous dirigeons vers Arracourt. En arrivant à Valhey, nous voyons enfin arriver deux jeeps sous les ordres du sergent chef Jean RICHARDOT. Ce fut une explosion de joie et c'est en jeep que nous rejoignons Arracourt où est stationné le CCA de la 4th. A.D. (4). Ce fut mon premier contact avec la 4th. A.D. Le soir même PIERCE, RAY, BILL et BOB sont rapatriés. Quant à moi, après un engagement volontaire, je suis, à la demande du chef de la 4th. A.D., affecté au C.C.B (combat Commande B) et participe à tous ses combats, Moselle, Bas-Rhin, Belgique (avec libération de Bastogne), Allemagne (entre autre le camp de BUCHENWALD où le lieutenant DESARD et moi-même sommes les premiers militaires alliés à pénétrer) et enfin la Tchécoslovaquie où le 8 MAI nous apprenons la signature de l'armistice. Ce fut la fin de mon épopée.

Annexe :

- (1) Fin février 44, la famille CHRISMENT a hébergé un aviateur Australien de la RAF dont le Lancaster s'était écrasé près d'Avricourt. Avec mon père nous lui avons établi une carte d'identité au nom de Jacques CLAPIN et papa l'a accompagné en autobus à Nancy où il l'a remis entre les mains d'un responsable d'une chaîne d'évasion.

- (2) Déclarant en douanes, je dispose de tout mon temps, depuis la venue du détachement Allemand, car le soir même de leur arrivée, notre équipe de sabotage a fait sauter un passage sous le canal mettant le bief à sec, ce qui a interrompu tout trafic.

- (3) Le 16 Aout 44, trois enfants du pays Jules CHRETIEN, Jean VALOT et Jean-Claude PEYRE, trois P.F.I. avec lesquels notre équipe a participé à plusieurs sabotages sont accrochés près de RAVILLE par un détachement Allemand. Blessés, après s'être vaillamment défendus, ils sont faits prisonniers et remis entre les mains de la gestapo. Affreusement torturés à la sape de SAURUPT, ils sont abattus le 17 Aout sans avoir parlé et leurs dépouilles sont exposées à la vue de la population.

- (4) Plus tard, je devais apprendre que le 19 Septembre 44, soit le jour après avoir rejoint la 4th. A.D., une tragédie s'est déroulée à Einville. Un groupe de SS s'est présenté dans le jardin de la direction de la saline et sans motif a abattu M. ANDRE le directeur, M. MAURICE venu aux renseignements et le jeune FROST attiré par les coups de feu. Seul Adrien SEILER, originaire de Sarralbe, réfugié à Einville avec ses parents, dut à sa vélocité, d'échapper au massacre et à son tour a trouvé refuge dans la mine pendant que les SS, restés quelques jours, le cherchaient dans toute l'usine.